

## LA PSYCHANALYSE À LAUSANNE, ENTRE CRISE DE FILIATION ET CONSTRUCTION GROUPALE

[Lucette Nobs](#), [Nicolas de Coulon](#)

Érès | « [Le Coq-héron](#) »

2014/3 n° 218 | pages 90 à 103

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749241852

DOI 10.3917/cohe.218.0090

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2014-3-page-90.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Lucette Nobs, Nicolas de Coulon

# *La psychanalyse à Lausanne, entre crise de filiation et construction groupale*

« Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage,  
si tu veux le posséder, gagne-le<sup>1</sup>. »  
S. Freud, 1938.

« L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas constitué  
par le temps homogène et vide, mais par le temps empli d'instantanéité. »  
Benjamin, 1942.

Pour situer notre préoccupation centrale en rédigeant ces lignes, nous pourrions parler de la « crise » de la psychanalyse. Depuis quelques années, il est devenu relativement courant d'aborder cette question dans les discussions entre psychanalystes. Mais de quelle crise s'agit-il ? Il convient, en effet, de distinguer rapidement deux niveaux qui s'enchevêtrent : le premier concerne une relative désaffection des divans, variable selon les lieux et les pays, associée à une moins grande considération pour notre discipline dans la culture contemporaine. Ce niveau mérite une géographie précise et différentielle qui permette de l'appréhender avec suffisamment de nuances et d'objectivité. Le deuxième niveau concerne la façon dont les psychanalystes se regardent eux-mêmes à travers le monde, et nous pourrions peut-être y déceler une moins grande assurance que par le passé. Cette dimension renvoie à une subjectivité groupale qui peut nous intéresser tout particulièrement.

L'examen de ces deux niveaux dépasse toutefois considérablement notre ambition du moment. Nous aimerions contribuer à ce débat en traitant de façon chronologique et descriptive, une situation que nous connaissons bien de l'intérieur pour avoir été des acteurs de ce fragment d'histoire locale. Il s'agit de brosser, en quelques épisodes, forcément simplifiés, l'évolution récente d'une

1. Citant le texte faustien de Goethe.

période de décroissance et de reprise de la psychanalyse à Lausanne, capitale du canton de Vaud, deuxième cité par sa taille de Suisse romande.

Pour revenir brièvement à la question de la « crise », l'histoire générale de notre discipline nous enseigne que les difficultés actuelles ne sont pas aussi exceptionnelles que ça. Si les critiques et la défiance à son égard ont jalonné son parcours, la psychanalyse a aussi connu des périodes de grand rayonnement. Ce n'est donc pas la première fois que la psychanalyse traverse des rapides. Ils n'ont pas toujours eu la même turbulence ni la même origine. Il suffit de penser aux décennies entourant la Seconde Guerre mondiale pour s'en persuader ; les attaques directes contre Freud de la part des nazis, suivies d'une interdiction pure et simple, comme dans les pays soumis à différentes dictatures. Ce qui est peut-être plus spécifique de la crise actuelle, c'est le sentiment d'une perte, d'un déclin, après ce que certains ont pu qualifier « d'âge d'or » de la psychanalyse. En effet, nous plaçons notre enquête à la fin du siècle qui avait vu naître la psychanalyse comme théorie du fonctionnement de la psyché et comme méthode de soin, et étendre son domaine d'influence aux différents aspects de la culture ; mais un doute commençait à s'installer. Cette alternance de deux sentiments, un engouement d'abord suivi d'une déception, fait partie des caractéristiques de la crise actuelle et nous aurons l'occasion d'en reparler justement en ce qui concerne l'histoire au sein de notre cité lémanique.

De nombreux auteurs se sont déjà penchés sur les difficultés actuelles. Nous nous bornerons à évoquer André Green (2000) dans son intervention de 1997 au Québec. À propos de la crise de la psychanalyse, il commente les hypothèses préoccupantes les plus usuelles comme le « retournement » culturel de l'amour pour la psychanalyse en hostilité, le « besoin indéterminable d'illusions » de l'être humain qui l'entraîne sans relâche dans la recherche de nouvelles idéologies se soldant finalement toutes par une désillusion, le coût effectif d'une cure en période de récession, la position hors normes de notre approche suscitant les attaques des sciences dites « exactes » dont l'emprise s'élargit... « La critique scientifique et la situation économique constituent donc les deux plus grandes menaces qui pèsent actuellement sur la psychanalyse, d'autant plus que l'image que donne de lui-même le milieu psychanalytique est assez inquiétante » (Green, 2000). Cette dernière question mérite aussi que nous nous y arrêtions ; elle concerne la contribution de la psychanalyse, ou plus exactement des psychanalystes, au déclin – si déclin il y a – de leur propre discipline. À l'évidence, il ne peut s'agir que d'éléments involontaires, inconscients mis en œuvre de façon groupale, à la façon des théories de Bion (1961). Ces diverses formes d'autosabotage peuvent-elles se repérer, se prévenir ? Dans cette optique, le travail de repérage constitue un préliminaire incontournable et le récit qui va suivre pourrait en être un exemple, minuscule mais paradigmatique.

Forts de toutes ces interrogations, nous nous proposons donc de raconter une tranche de vie de la psychanalyse à Lausanne à laquelle nous avons été étroitement associés<sup>2</sup>. Elle concerne les années 1980 à 2010. Le recul n'est évidemment pas encore très grand mais, comme d'autres contributions du même ordre (Frotté, 1998), nous pensons que la compréhension de situations en mode autoréflexif est intéressante, même si elle diffère notablement du travail de l'historien plus classique avec sa position de plus grande distance par rapport aux événements. Les débats sont encore vifs à ce sujet, entre l'importance

2. Lucette Nobs, membre de la sspsa (sigle officiel de la Société suisse de psychanalyse qui sera utilisé dans la suite du texte), coordinatrice du Groupe de Lausanne (2001-2006). Nicolas de Coulon, membre de la sspsa, coordinateur (2006-2009), tous deux actifs au sein du comité du même groupe durant toutes ces années.

respective des témoignages vivants et de l'examen objectivant de l'historien. Ceci laisse une place pour l'histoire immédiate, place que nous revendiquons en l'occurrence et que nous allons occuper dans les propos qui suivent.

### Malaise dans la filiation

Qu'est-ce qui nous permet de parler d'une crise de la psychanalyse à Lausanne dans les années 1980 ? Les auteurs du présent article étaient alors en formation psychanalytique en Suisse romande et assistaient dans une relative impuissance aux difficultés dans la transmission de la psychanalyse. Ces difficultés touchaient évidemment plusieurs piliers de la construction groupale et individuelle de l'identité de psychanalyste.

Tout d'abord, il y avait à cette époque un mouvement de reflux par rapport à la période précédente, qui avait été une sorte « d'âge d'or » dont il faut ici rappeler en quoi il consistait. Pour ce faire, nous allons reprendre quelques éléments de l'interview de Françoise et René Henny (Nobs, Coulon, 2001) que nous avons menée pour essayer de comprendre les sources du malaise : « En l'espace de dix ans, on assiste à un mouvement dont l'intérêt, voire la passion pour la psychanalyse n'a cessé de croître. Ce qui aurait été impensable une génération plus tôt [...] Certes, je crois qu'on peut parler d'un âge d'or, avec ses obscurités [...] Le développement de la psychiatrie vaudoise, pour rester strictement dans ce pays, est marqué par une période tout à fait favorable au point de vue économique. L'État se montrait généreux et bienveillant : c'est ainsi que Muller, Schneider et moi<sup>3</sup>, dans une certaine mesure, avons pu réaliser nos rêves. » Il s'agit des années 1960 et suivantes durant lesquelles on pouvait observer une conjonction visible entre la présence de psychanalystes à la tête de toutes les institutions psychiatriques et une offre abondante de formations à la psychothérapie dont la majorité étaient inspirées de la psychanalyse (au point d'ailleurs de mériter le nom de PIP, psychothérapies d'« inspiration » psychanalytique, ce qui faisait un peu sourire à l'étranger, notamment à Paris). Il était presque évident, pour les jeunes psychiatres et psychologues, d'entamer une psychanalyse et de se former, si ce n'était à la cure type, du moins à la psychothérapie en face-à-face, pratiquée sur un mode proche de la psychanalyse allongée. Les patients étaient nombreux, les approches psychanalytiques variées et créatives, aussi sur le mode de la « psychanalyse sans divan » (Racamier, 1973). Cette situation favorable prévalait dans une certaine mesure à Genève et dans de nombreux pays occidentaux qui avaient vu l'implantation de la méthode durant les décennies précédentes. Rétrospectivement, on peut penser qu'il y avait peut-être une idéalisation, une collusion entre psychiatrie et psychanalyse qui n'apparaissait pas du fait que les idées de Freud se portaient comme une fleur à la boutonnière !

Le délitement qui a suivi n'en a été que plus rude, d'autant plus qu'il n'a pas été perçu immédiatement. Même les protagonistes les plus éminents ne s'en sont rendu compte que des années plus tard, ce qui méritera d'être interrogé. Dans les années 1980 qui nous intéressent tout particulièrement, le vent a tourné et, au niveau international, le monde psy subit déjà les assauts du comportementalisme. Localement, les ténors que nous venons d'évoquer prennent successivement leur retraite et sont remplacés par des professeurs qui se distancient de la psychanalyse – quand ils n'en sont pas carrément les ennemis. Comme nous

3. Christian Muller, médecin-directeur de l'hôpital psychiatrique de Cery ; Pierre-Bernard Schneider, médecin-directeur de l'ambulatorio, la policlinique psychiatrique, et René Henny, médecin-directeur de l'OMPV, le service de psychiatrie infantile, tous trois professeurs de psychiatrie, tous trois membres fondateurs de la SSPSA.

sommes en Suisse, la critique n'est pas frontale mais, sous divers prétextes dont l'économique n'est pas le moindre, les structures sont démantelées et reconverties sous l'égide du tout-médicament et d'une psychiatrie plus biologique. Au sein même des thérapies, des divergences voient le jour avec l'arrivée des approches systémiques, puis cognitives ; dans certaines unités éclatent de véritables guerres de tranchées. De nombreux psychanalystes, découragés, trouvent refuge dans les cabinets de ville qui sont après tout le milieu « naturel » des praticiens ! Cette fois-ci, la synergie qui s'était révélée si favorable durant la période précédente fonctionne en sens inverse. En effet, au sein de la société de psychanalyse, les professeurs de psychiatrie, pourtant psychanalystes qualifiés, n'avaient pas toujours été bien vus. Leur nécessaire éclectisme les rendait plus ou moins suspects malgré leurs différentes qualités, styles et personnalités ; le « commensalisme » (Gressot, 1963) entre psychanalyse et psychothérapie, bien que défendu par certains, suscitait des critiques et des clivages internes. Effet paradoxal et préoccupant, le groupe des analystes (évidemment pas à l'unanimité) se réjouit plutôt de la séparation entre la psychanalyse et la psychiatrie, en miroir de ce qui se passe dans le monde psychiatrique où l'on éradique les psychanalystes de certains services.

Ce « retour de manivelle » culturel est-il suffisant pour expliquer ce que R. Henny nomme le « trou » de Lausanne, le saut d'une génération de psychanalystes ? Ou faut-il affiner nos hypothèses, ne serait-ce que pour expliquer la différence avec Genève, à moins de cent kilomètres de distance, qui l'a vécu de façon moins intense ? Le retour dans leurs pays d'origine (Espagne, Grèce, Belgique, etc.) d'une série de médecins et psychologues formés peut fournir une autre explication, numérique, mais cette hypothèse laisse probablement de côté ce que nous pouvons entendre dans les propos cités plus haut, « un âge d'or avec ses obscurités ». De quelles obscurités s'agit-il ? Notre connaissance du terrain de l'époque nous incline à penser qu'il s'agissait de conflits relativement importants cachés derrière une unanimité de façade, celle qui pourrait être considérée de l'extérieur comme un front psychanalytique ; d'ailleurs, notre acteur témoin le confirme. Il n'était pas seulement question de dispositif de soin et d'amour de la psychanalyse, mais bien de positions de pouvoir. La psychanalyse est probablement plus un instrument pour comprendre qu'un outil pour régner. Or, à cette époque, il s'agit bien de la concentration d'un certain pouvoir entre les mains de quelques psychiatres, formés à la psychanalyse. Des divergences importantes apparaissent entre eux, surtout sur le terrain institutionnel. Il est probable que leurs successeurs en feront les frais. Une grille de lecture possible, éminemment psychanalytique, serait plutôt de type *Totem et tabou* (Freud, 1913), avec une variante où domine la castration des fils par les pères. Les conséquences en sont assez nombreuses et déjà répertoriées : difficultés dans la relève universitaire pour les postes plus ou moins prestigieux de professeurs en psychiatrie ; naissance d'un sentiment diffus antipsychanalytique ; démotivation d'un certain nombre de jeunes gens doués qui se tournent vers d'autres disciplines ; montée croissante d'une défiance à l'égard de la SSPA qualifiée de rigide...

C'est aussi le moment où se creuse le « trou » de Lausanne. Les membres formateurs vieillissent et se retirent, certains disparaissent. Aucun candidat ne se présente plus pour devenir membre ; ceux qui essayent sont d'ailleurs curieusement refusés, avec une belle régularité qui ouvrirait l'hypothèse d'une

connivence inconsciente groupale dont les caractéristiques autodestructrices laissent un peu songeur ! L'activité se déplace à Genève ou, plus exactement, puisque cette tendance existait déjà préalablement, se localise à Genève. Quasi-toutes les activités scientifiques se déroulent dans la ville de Calvin, séminaires, supervisions, conférences. L'image répandue alors, comme une rumeur, met en scène un clivage entre Genève, où s'exercerait la psychanalyse, et Lausanne, la psychothérapie. Ce mouvement correspond probablement plus à l'état d'esprit qu'à la réalité des faits. Notons cependant que le fantasme s'accroche assez souvent aux éléments visibles et que, parmi ceux-ci, compte pour beaucoup la présence d'un centre de formation psychanalytique à Genève, le centre de psychanalyse Raymond-de-Saussure (CPRS) dont la création remonte aux années 1970.

À relire notre interview de l'époque, il n'est guère étonnant que nous retrouvions un facteur constant et somme toute assez récurrent, à savoir que le problème était créé par un alliage particulier entre les structures et les hommes. Du côté des structures, on trouvera les dispositifs psychiatriques mais aussi la société de psychanalyse ; du côté des hommes, les différents protagonistes de l'histoire à tel ou tel moment. Dans les propos de René Henny, l'impensé concernait les structures. Cette question a été depuis reprise par Jean-Nicolas Despland<sup>4</sup> (2012), à propos des liens entre les institutions psychiatriques et psychanalytiques. Il relève, entre autres, la formalisation du double cursus médical et freudien, mélange typiquement helvétique ; la lutte ouverte des psychiatres contre les psychologues sur le terrain de la psychothérapie, menée par un des professeurs du triumvirat (cf. note 4). Son idée la plus originale, que nous ne partageons que partiellement, consiste à définir comme une « chimère » la concentration des pouvoirs entre les mains desdits professeurs. En effet, l'assemblage que nous avons décrit brièvement se rencontrait aussi ailleurs durant l'âge d'or de la psychanalyse. Ce qu'il expose pourrait être vrai si les différentes structures avaient été d'accord entre elles pour régner ; ceci était loin d'être le cas et, comme nous l'avons mentionné, la SSPSA ne soutenait que très modérément les avancées des professeurs. A priori, l'assemblage aurait pu fonctionner car les différentes composantes ne se situent pas au même niveau : la direction d'un service psychiatrique correspond à l'organisation des soins ; la psychanalyse, elle, peut donner des outils de référence pour soigner ; en revanche, la psychothérapie se place peut-être à l'articulation des deux. Sinon, il faudrait aussi voir une chimère quand, modèle plus actuel, un professeur de psychiatrie, chef de service, se réclame d'une approche comportementale et introduit des psychothérapies correspondantes. Là où nous le rejoignons, c'est dans sa référence à Piera Aulagnier (1969), qui signale les interfaces intéressantes ou risquées entre la société civile et les sociétés de psychanalyse.

Comme nous l'avons vu, notre hypothèse est légèrement différente. Elle met en évidence la conjonction d'un certain nombre de facteurs économiques et culturels qui ont joué contre la psychanalyse, et l'effet local d'une conflictualité groupale inconsciente de type « totem et tabou ». Il s'était donc bien passé quelque chose dans la transmission de la psychanalyse à Lausanne, comme le confirmait René Henny dans son interview.

4. Actuel professeur de psychothérapie à la faculté de médecine et biologie de l'université de Lausanne, directeur de l'Institut de psychothérapie.

## Une reconstruction groupale

Tout en subissant les effets délétères de ce repli dont les causes étaient multiples, nous étions quelques-uns à avoir envie de faire bouger cette chape de plomb. Cette mise en sommeil ne nous convenait pas et nous étions peut-être encore portés, comme par une vague qui finit doucement sa course sur le rivage, par la conviction que l'expérience de la cure continuait à s'imposer avec une évidence qu'on serait tenté de qualifier de naturelle, tant elle semblait le premier pas déterminant de la formation des thérapeutes, un « laboratoire central » (Pontalis, 2001) et la méthode la plus appropriée aux soins psychiques.

Clairement, nous devons repenser les liens nécessaires et compliqués à l'institution psychiatrique et universitaire. Ces deux organismes étaient destinés à rester les partenaires privilégiés et les chambres d'écho des approches psychanalytiques. Cependant, les nouvelles orientations systémiques et comportementalistes étaient enseignées, pratiquées avec leur dignité théorique et un succès certain auprès de nombre de patients et de futurs thérapeutes. Nous vivions alors comme une « attaque » frontale ce qui, plus tard, allait devenir l'un des ingrédients d'une complémentarité inévitable au sein d'un éclectisme thérapeutique. Nous partagions ces observations avec nos collègues européens, ce qui pouvait contribuer au sentiment d'une bataille à mener, d'une campagne avec ses aspects reliés à un certain militantisme. Le langage de l'époque s'en ressentait : nous perdions des positions dans différentes institutions et gardions d'autres bastions en état de marche...

Quelle était donc la stratégie, largement inconsciente, adoptée dans ces années-là ? Le coup d'œil rétrospectif qui nous est maintenant possible permet de résumer le mouvement général : il se trouve que nous créions, inventions des groupes à différents niveaux qui étaient un peu comme des enfants naturels de la psychanalyse ; nous allons en dresser une sorte d'inventaire. La construction d'ensemble ne nous apparaissait alors pas, mais une dynamique était à l'œuvre : faire exister la psychanalyse dans un enthousiasme qui avait disparu des structures figées. Le pluriel que nous avons utilisé pour regrouper l'ensemble des acteurs de cette période ne doit pas faire oublier qu'il s'agissait aussi de personnes très différentes qui se retrouvaient dans une multitude de petites associations dynamiques<sup>5</sup>.

En ce qui concerne l'organisation psychiatrique, le canton de Vaud avait été sectorisé durant les belles années. Le secteur Centre, de Lausanne, universitaire, avec ses consultations pour adultes et enfants, poursuivait malgré tout, à côté d'autres pratiques, la tradition de la psychothérapie psychanalytique avec toutefois une spécialisation, l'intérêt particulier pour les approches brèves : psychothérapie psychanalytique brève, investigation psychanalytique, intervention de crise, etc., qui pouvaient se révéler (suivant les interprétations qu'on en donnait) soit antipsychanalytiques, soit comme des approches permettant de rester créatif et opérationnel dans le champ de la psychanalyse. En parallèle, ce n'est progressivement plus la cure qui constitue l'essentiel de la formation de base. Il s'agit de se conformer aux exigences normatives de la formation universitaire et professionnelle plutôt que d'être mu par le désir de l'analyse, jugée trop coûteuse, trop contraignante, en quelque sorte inadaptée à la réalité des besoins et des modes de vie. Les analystes eux-mêmes, dépassés par ces logiques, consentent trop souvent à des aménagements dans le dispositif, et

5. Nous continuons de privilégier la vision d'ensemble, groupale, sans vouloir en nommer tous les acteurs individuellement.

dans la fréquence des séances en particulier. Débats encore très actuels qui ne sont certes pas propres à la Suisse et qui amènent à penser aux infléchissements nécessaires de la technique et à ce qu'implique une compréhension analytique de la méthode prise entre les deux écueils d'un formalisme rigide ou d'une séduction par l'air du temps.

Autre pôle psychiatrique, le secteur de l'Est du canton de Vaud, celui de la Fondation de Nant, jouait un rôle actif. Cette importante institution, fortement implantée dans sa région (Vevey-Montreux), avait inscrit dans sa charte, sous la responsabilité de l'un d'entre nous<sup>6</sup>, la référence à la psychanalyse comme modèle de compréhension de la maladie psychique, base thérapeutique pour les soins et socle de la formation des assistants, médecins ou psychologues. La mise en place de supervisions internes et externes ainsi que nombre de séminaires et travaux de groupe, conférences accessibles à tous par des psychanalystes locaux ou étrangers, participent à la vitalité de la psychanalyse dans le champ psychiatrique, même si, comme le disait Freud (1910), un tel alliage autant qu'une application de la psychanalyse au domaine du soin ne va pas sans adaptations nécessaires et préoccupations à l'égard des priorités et des exigences de la pratique hospitalière et ambulatoire. La fonction « encadrante » de la théorie psychanalytique devait garantir une liberté certaine dans la compréhension des désordres et souffrances psychiques aussi bien que dans l'accomplissement des gestes thérapeutiques.

C'est justement l'époque de la création d'associations, qui participent de la vitalité des formes plurielles de la psychanalyse et insufflent une dynamique spécifique dans les soins. Pour n'en citer que quelques-unes : l'Association romande pour la psychothérapie analytique de groupe (ARPAG) créée en 1986, qui a maintenu l'exigence de la cure pour recruter ses membres. Elle a poursuivi une réflexion sur les processus sociaux et institutionnels, et surtout, développé une intense activité de formation à la psychothérapie de groupe et au psychodrame ; l'APAR, Association de psychothérapie analytique de relaxation, fut aussi fondée à ce moment-là pour promouvoir, en référence à la psychanalyse, une psychothérapie à médiation corporelle, basée essentiellement sur l'expérience du dialogue tonique (relation tonico-émotionnelle telle qu'elle se développe dans la relation mère-nourrisson).

C'est dans ce temps également que les préoccupations européennes concernant le devenir des pratiques psychanalytiques dans les institutions publiques, reçurent un écho en Suisse. Elles portaient d'Angleterre où l'éviction des psychanalystes se généralisait. La branche romande de la Fédération européenne de psychothérapie psychanalytique dans le service public (EFPP) devait se constituer en 1998. Cette fondation représentait l'aboutissement d'une série de rencontres informelles autour des stratégies à adopter pour répondre à ce même besoin de défendre la référence analytique dans les soins psychiatriques. À cette époque, la Société suisse de psychanalyse ne considérerait pas cet engagement comme faisant partie de sa mission. Il n'empêche que de nombreux candidats à la formation psychanalytique et même des membres de cette Société participaient aux travaux, voire à la création des différents groupes. Le comité fondateur de ce qui se nommait alors Association romande pour la psychothérapie psychanalytique (ARPP) en était composé en grande partie, psychanalystes engagés à titre personnel, mais impliquant d'une manière oblique la hiérarchie psychanalytique. Oblique au sens où la création de cette

6. Nicolas de Coulon, psychiatre et psychanalyste, directeur médical de 1989 à 2005.

structure allait solliciter, dans l'après-coup, un débat interne sur les rapports entre psychanalyse et psychothérapie, et sur la responsabilité institutionnelle à l'égard de la formation des psychothérapeutes.

Sur le plan plus strictement psychanalytique et de la formation se constituaient des initiatives intéressantes. Par exemple, un petit groupe, dont la moitié venait de commencer comme candidat au sein de la SSPSA, se réunissait régulièrement pour étudier des articles hétérodoxes et dans l'idée de créer une nouvelle association de psychanalyse. Provisoirement intitulé GLAD, Groupe lémanique d'analystes décentralisés, il participait certainement de ce désir de renouveau. Certains contacts avaient même été pris avec des membres formateurs du Quatrième Groupe à Paris. Le projet de constituer une branche suisse romande de cette association française n'a pas abouti mais constituait l'une des multiples tentatives de reconstruction.

Certains jeunes psychanalystes étaient aussi influencés par l'appartenance lacanienne qui n'était jusqu'alors pas ou peu représentée en Suisse romande. C'est ainsi qu'à Lausanne s'est constitué, tout d'abord, un groupe de travail et de réflexion qui se réunissait de 1986 à 1994 dans un atelier de peinture au fond d'un jardin. Par la suite, ce groupe, qui comptait aussi des membres à Genève, a été relié officiellement à Paris. Il est devenu l'Association suisse romande de l'École européenne de psychanalyse – New Lacanian School (ASREEP-NLS) qui défend l'enseignement de J. Lacan dans les dispositifs de formation qu'elle a mis en place et dans sa participation à l'exercice institutionnel. François Ansermet<sup>7</sup> en est une figure emblématique.

La création spontanée de ces petits groupes le montrait assez, le malaise concernait les institutions psychiatriques et psychanalytiques. Certains d'entre nous peinaient à se reconnaître dans les effets d'une hiérarchisation coincée et d'une parole dont la liberté ne s'éprouvait pas. Il faut dire que, dans les multiples lieux de débat où des analystes « institutionnels » étaient invités à participer, c'était toujours l'exigence préalable de la cure qui faisait problème. Pourtant, à la période que nous décrivons, la SSPSA aurait dû prendre en compte, conjointement aux nouveaux désirs d'ouverture, les questionnements critiques, les signes de la désaffection, finalement la transformation de la bonne image qui avait régné pendant des décennies. S'y opposaient une sorte d'orthodoxie raide, une forme d'indifférence générée par l'autosuffisance, autant de qualités négatives qui risquaient d'empirer le discrédit de l'institution analytique et de ses représentants. Tout se passait comme si l'expérience du divan avait cessé de concerner un public plus vaste que celui qui peuple les sociétés de psychanalyse. Il ne fallait pourtant pas oublier que la cure, si elle est le lieu de la reproduction, peut être aussi celui d'une contestation, par les aléas, subtils, des processus identificatoires et des dynamiques transférentielles.

Un des thèmes conflictuels sous-jacents, venant du passé, concernait la convivialité entre médecins et psychologues. Les collaborations nécessaires n'avaient pas empêché les disparités et les discriminations, marquant l'histoire de rivalités plus ou moins manifestes et violentes. Au sein de la SSPSA, la question de l'analyse profane et la reconnaissance de la présence des psychologues avaient même fait l'objet de tensions extrêmes, allant jusqu'à la menacer dans sa cohésion interne, quand certains réclamaient un monopole médical sur la psychanalyse<sup>8</sup> (Nobs, Coulon, 2001). La création des divers groupes à Lausanne réalisait ainsi une nouvelle alliance des médecins et des psychologues, laquelle

7. Psychiatre, psychanalyste et professeur de pédopsychiatrie, d'abord à Lausanne puis à Genève.

8. Voir interview de F. et R. Henny, à propos de la première scission dans la SSPSA en 1928 (Moser, 1992).

devenait transformer l'héritage des méfiances réciproques qui avaient miné l'atmosphère durant des décennies. En effet, un symptôme subsistait (et subsiste encore) dans les stratégies et les pratiques inégalitaires quant au remboursement des séances de psychothérapie, voire de psychanalyse, par les caisses maladie dans le cadre de l'assurance de base, modèle helvétique. Héritiers de cette histoire tumultueuse, nous étions désireux d'investir d'autres modes de relations et d'autres lieux de débats de ces différences de pratique et, partant, de réactualiser les questions de l'éthique psychanalytique.

Pas étonnant, dès lors, que l'on retrouve quelques-uns des analystes actifs dans ces divers comités et associations, engagés dans le projet stimulant d'un nouveau groupe à Lausanne, interne à la SSPSA cette fois-ci, cherchant une étroite collaboration avec le centre genevois (CPRS). Celui-ci avait réuni à l'origine quelques analystes aussi bien genevois que vaudois, ainsi que des assistants et stagiaires des services médico-pédagogiques cantonaux. En effet, il faut noter l'implication historiquement importante des thérapeutes d'enfants dans ce lieu d'échange et de formation, donnant son cadre à une communauté de travail scientifique ; nombre de ces thérapeutes étaient des psychologues ! Dans la dynamique générale issue de la crise précédente, Lausanne revendiquait à son tour une structure d'accueil et de formation, souhaitait se donner les moyens de rendre visibles son appartenance, sa vitalité propre, ses projets de travail et de rencontre. Avec l'idée du groupe, se manifestait aussi le désir de partager les questions inhérentes à la pratique analytique dans un environnement proche, suffisamment familier et solidaire.

L'interview de F. et R. Henny, réalisée en 1999, a ainsi constitué un point de bascule entre la prise de conscience de la crise, du « trou » de Lausanne, la mise en forme de ce passé récent et porteur des traces originaires, et la constatation d'un nouveau dynamisme, un peu désordonné, visible dans la prolifération de nouvelles initiatives, souvent externes à la Société suisse de psychanalyse. Il fut l'un des actes, symbolique, par lequel naissait le Groupe de la SSPSA à Lausanne. Des questions adressées à deux témoins et acteurs de l'histoire, de la tentative de compréhension et de l'élaboration des enjeux du passé, se profilaient le désir de changement et le besoin d'agir. Écrivant ces lignes, nous ne pouvons qu'être frappés par l'analogie d'un tel processus avec celui qui est au ressort de la dynamique de la cure. Comme si l'on pouvait déceler une parenté entre le mouvement qui mène à l'analyse personnelle, celui qui se poursuit dans le désir de formation dispensée par l'institution analytique, et celui qui investit une certaine organisation groupale nécessaire à l'existence et à la visibilité de l'analyse dans la cité.

Cet entretien parut dans une revue de psychanalyse, issue du même bouillonnement et créée à Lausanne à la même époque, à la fin des années 1990. Son comité de rédaction se composait alors d'analystes en formation et de psychothérapeutes indépendants. Cette revue n'était donc pas non plus une émanation directe de la SSPSA, pourtant société d'appartenance de certains de ses rédacteurs. Le numéro 3 de cette *Tribune psychanalytique*<sup>9</sup> avait pour thème « Mémoire-Histoire » et comprenait plusieurs articles sur l'histoire de la psychanalyse en Suisse et sur les hommes et les femmes qui en furent les plus ardents défenseurs et les praticiens les plus emblématiques.

9. Revue lancée et dirigée par Olivier Bonard, membre lausannois de la SSPSA.

## Création du groupe de Lausanne

Au croisement de ces multiples innovations, nous étions quelques-uns à être convaincus de la nécessité de donner une forme repérable à la dynamique nouvelle qui s'esquissait à Lausanne. Le constat était fait, le désir évident, il s'agissait de trouver, sur le plan strict de la psychanalyse, une alternative à ce qui apparaissait comme une immobilisation des énergies, repérable dans la stase des cursus et des engagements individuels au sein de la SSPSA et dans ses marges.

Parmi les initiatives qui ont fortement contribué au renouveau de la psychanalyse institutionnelle à Lausanne, il faut compter le Congrès des psychanalystes de langue française (CPLF) de 1998. En effet, cette importante manifestation ne s'était plus tenue dans la capitale lémanique depuis plus de trente ans. En 1966, il avait été la vitrine d'une psychanalyse locale vigoureuse avec le rapport de M. Roch, par ailleurs intéressé par l'histoire de la psychanalyse en Suisse romande (1980). On aurait pu penser que la manifestation répondait aux signaux d'alarme évidents que nous venons d'exposer. Quelques membres influents de la SSPSA avaient-ils enfin mesuré le risque d'une extinction lausannoise ? Avaient-ils imaginé le moyen de mobiliser le noyau local résiduel des analystes en formation ? Plus prosaïquement, il s'agissait de la conjonction d'un certain nombre de facteurs hasardeux, comme le fait que la Suisse romande avait reçu l'année précédente, à Genève, un autre congrès, celui de la Fédération européenne de psychanalyse. Il fallait donc trouver un autre emplacement ; les organisateurs parisiens tenaient à Lausanne et ce fut une chance. En effet, pour son organisation qui nécessita pendant un an des réunions régulières, la participation déterminante de candidats lausannois devait actualiser de manière crédible la représentation d'un groupe. Alex Moser, de Zurich, présidait alors la SSPSA et lors de la séance de clôture du congrès, il salua favorablement ce projet de création qui commençait à prendre forme. Sa lettre à tous les membres en février 2000 confirmait l'accueil positif, par l'exécutif de la Société, d'une future structure à Lausanne.

Nous n'étions toutefois pas au bout de nos peines. Cette appartenance revendiquée et avaisée était jugée insuffisante et non pertinente par la structure de formation installée à Genève – le CPRS, son comité et la commission d'enseignement régionale – dont dépendaient les analystes lausannois<sup>10</sup>. Si l'idée de groupe fédérait un certain nombre d'énergies, elle rencontrait aussi quelques obstacles liés à une solide méfiance à l'égard de la volonté d'autonomisation qu'elle recelait. Sa création à venir était vue comme le signe d'une potentialité subversive du fait du clivage supposé qu'elle générait avec Genève. Il nous fallait convaincre de la nécessité d'une telle entreprise, de son utilité politique et stratégique, d'une part, et d'autre part légitimer, justifier les attentes que cette avancée suscitait autour de nous. Au-delà des positions idéologiques et de principe de l'autorité du bout du lac, la condition de la viabilité du groupe était aussi économique. D'après négociations s'engagèrent qui, paradoxalement, confirmaient l'inéluctabilité du projet. La détermination lausannoise à rendre visibles une existence groupale et des activités propres semblait menacer une partie de « l'establishment » psychanalytique genevois dans sa tranquille hégémonie. Le fantasme de scission agitée et la crainte d'une fracture rendaient les positions plus antagonistes qu'elles n'étaient en réalité. Apparaissait clairement à quel

10. À cet égard, il ne faut pas oublier le fonctionnement fédéraliste des décisions politiques en Suisse : ce qui est décidé en haut lieu n'est pas obligatoirement applicable tel quel sur tout le territoire !

point le lieu, la géographie pouvait créer du politique, dès lors que les hommes transforment le hasard en nécessité. Nous vivions, travaillions à Lausanne et étions mobilisés par des questions sur l'avenir. Nous percevions à quel point notre analyse personnelle, nos transferts et nos identifications déterminaient, d'une part, notre rapport à l'institution, et d'autre part, les représentations du psychanalyste dans le monde, fût-il celui d'une cité comme la nôtre. Nous pouvions nous inscrire dans une filiation, voire une tradition de la vie psychanalytique, et malgré tout, penser la relation à Genève en termes de collaboration et de stimulation réciproque. Comme bien d'autres avant nous, nous vivions la tension entre l'exercice de la liberté des expériences, de la circulation des idées et la nécessaire institutionnalisation des structures. On sait que cette dernière fut une préoccupation constante de Freud d'abord, de ses disciples ensuite et du mouvement psychanalytique dans son ensemble. La structure dont Lausanne souhaitait se doter répondait au souci d'une organisation des forces en présence, et simultanément, à l'aspiration à des liens moins formels ou dictés par la seule hiérarchie.

Était-ce en partie l'horizontalité fonctionnelle induite par l'idée de groupe qui faisait craindre une rupture avec toute forme de hiérarchie ? Il fallait consentir à la potentialité d'un apport de vie avec la création d'un autre pôle visible en Suisse romande, là où s'imposait l'interprétation ou la projection en termes de fracture, et donc de danger pour la cohésion de l'ensemble. Le protectionnisme comme forme durable de la politique institutionnelle devait d'une manière ou d'une autre s'affronter à la question lausannoise et la penser avec, plutôt que contre le groupe naissant. Une relative autonomie devenait inévitable et en servant la constitution d'une structure groupale, elle servait l'intérêt de la psychanalyse et des psychanalystes qui se reconnaissaient en elle.

Une phase préparatoire s'était ainsi conclue. L'ouverture d'un véritable lieu de rencontre à Lausanne, dédié spécifiquement aux travaux du groupe, et d'un changement du comité à Genève, ont permis trois ans plus tard d'entamer la seconde étape de cette expérience. La mise en place d'une coordination de ses activités et l'élaboration d'un règlement visaient à donner aux fondateurs, réunis en « bureau » (le terme de comité étant réservé au Centre de Genève qui octroyait l'argent dans un premier temps) un début de reconnaissance interne et externe au groupe. Il était en effet nécessaire de combattre les préjugés datant de la période précédente, de réaliser un travail sur les représentations plus ou moins favorables, plus ou moins suspicieuses, plus ou moins ironiques, telle cette « boutade » qui faisait du groupe de Lausanne la « danseuse » que s'offrait le CPRS. Comme si la passion chaude, nécessaire à la création d'un groupe, heurtait et excitait tout à la fois la passion froide de la structure établie et mobilisait affects et projections, attestant d'une ambivalence qui infiltra les termes de la collaboration Genève-Lausanne pendant plusieurs années. Il est évidemment plus facile d'en parler maintenant que cette situation a été dépassée.

Ainsi, les années de coordination « hybride » ont elles aussi été celles d'une légitimité partielle, faisant le lit parfois délétère d'alliances inconscientes difficiles à identifier et donc à déjouer. Le caractère hybride venait du fait qu'un seul des membres de la coordination de Lausanne faisait partie du comité exécutif de Genève ; la légitimité partielle était due au fait que ce nouveau centre ne figurait aucunement dans les statuts de l'organisation psychanalytique genevoise.

La dynamique groupale ne soutenait pas toujours les énergies nécessaires à la vitalité de ce projet. Aux fondateurs revenait une alternance d'illusions et de désillusions portée cependant par une légitimité à construire.

Et pourtant, la fête fut belle ! Celle de l'inauguration des locaux (qui accueillait déjà le groupe depuis une année), le 1er juin 2002, en présence du président de la Société suisse de psychanalyse, le Genevois J. Manzano, qui donna lieu à des prises de paroles sur le thème de « Filiation et identité » (Bulletin de la SSPSA, 2003) et qui se voulait aussi un acte d'ouverture vers un public plus large. Baume sur le cœur des fondateurs, chacun se félicitait d'accueillir ce nouveau venu dans la communauté analytique romande et suisse ! À la suite du congrès de 1998 qui avait marqué symboliquement et politiquement une première étape, cet événement a confirmé le changement de dynamique observé parallèlement dans les parcours personnels. En effet, il faut le signaler, depuis lors, l'accès constant d'analystes en formation aux titres de membres associés ou de membres, ainsi que la reconnaissance de nouveaux analystes formateurs à Lausanne ont été les effets les plus réjouissants du réveil initié par la création du groupe, qui compte actuellement une quarantaine de membres.

Dans le même temps, les comités successifs de la SSPSA ont su maintenir opérante la volonté d'ouverture apte à faire évoluer le climat des échanges à l'intérieur et le mode de relation avec l'extérieur. Le groupe de Lausanne était-il donc le rejeton évident de ce mouvement plus général, témoin, acteur même de cette évolution ? Était-il l'indicateur des changements profonds dans le champ social dont les sociétés analytiques ne sont pas exonérées ? C'est ainsi qu'en 2010 un colloque réunissant les trois régions linguistiques que compte notre Société Suisse, s'interrogeait sur les rapports « du centre et de la périphérie », à savoir les déterminants des relations des groupes régionaux entre eux, des groupes à la Société « centrale » et de la dynamique d'interprétation de leur autonomie. Ceci reprenait la préoccupation de P. Aulagnier dans son article déjà cité (1969) quant aux exigences fondatrices ou refondatrices d'une société analytique confrontées aux dérives bureaucratiques possibles des « psychanalystes de sociétés ».

Comme preuve de leur succès, nous pouvons signaler rapidement que les deux pôles lémaniques nouvellement identifiés ont continué à favoriser la construction de ponts stimulant les activités psychanalytiques. Une démarche exemplaire a été leur contribution à la gestation puis la création à Genève et à Lausanne, en collaboration avec divers acteurs du champ psychanalytique et psychothérapeutique, de cursus de sensibilisation à la psychanalyse et de formation dans le cadre universitaire de la formation continue<sup>11</sup>. Le succès de ces formations tient en grande partie à l'opportunité ainsi donnée d'une ouverture, d'un forum de réflexions et de discussions sur les approches psychanalytiques dans le domaine des soins. Elles sont aussi devenues une occasion de rencontres aisées avec des analystes engagés dans la clinique et d'horizons théoriques différents.

Nous pouvons maintenant faire un saut et nommer la troisième et dernière phase. Il existe un Centre de psychanalyse à Lausanne (CPL). Après dix ans d'activités, le groupe vient de gagner une reconnaissance statutaire (en 2011) et une légitimité de plein droit, qui s'accompagnent à nouveau d'un autre changement significatif, interrogeant *in petto* les fondateurs et auteurs de ce texte. La nouvelle dénomination transforme le « groupe » en « centre », satisfaisant

11. Adressés essentiellement aux psychiatres et aux psychologues en formation.

ainsi au fantasme unitaire que le signifiant « groupe », par sa puissance propre d'évocation imaginative, semblait menacer. Le « centre » est naturellement conforme à l'évidente croissance du groupe, à sa responsabilité dans la formation et à son organisation en étroite collaboration avec le CPRS de Genève avec lequel il forme le nouveau Centre de psychanalyse de Suisse Romande. Centre de rayonnement et de formation au même titre que le frère genevois, aîné ou cadet, selon les circonstances historiques (Roch, 1980) !

### Conclusion

L'évocation de l'histoire d'un groupe, s'inscrivant dans un mouvement d'ensemble après une crise grave, restitue ce qu'il en est du travail sur les structures rendu nécessaire, dans un temps et un champ de forces infiniment complexes, par l'appréhension de quelques-uns de l'arrêt symptomatique d'une dynamique et de la volonté de son dépassement. C'est en s'associant à d'autres qu'on fait avancer la psychanalyse, aussi bien dans le paysage sociétal que dans son effectivité propre. Si le Centre de Lausanne apparaît comme l'au-delà du Groupe, ce dernier n'en reste pas moins le dépositaire de l'action transformatrice des individus déterminés par les histoires de vie et par les héritages. Héritages sus et insus qui façonnent leur devenir analyste et leur probable intranquillité mobilisatrice.

L'ouvrage remarquable de P. Frotté (1998), bilan dynamique d'une histoire psychanalytique en perpétuel mouvement, construit sur des témoignages, peut accompagner et nourrir notre réflexion sur le parcours historique qu'il fallait effectuer pour attester des événements actuels. À la question : « Une institution analytique peut-elle être analytique ? », Jean-Luc Donnet constatait : « Compte tenu de l'affinité de l'institution psychanalytique à la pensée groupale et les angoisses et défenses psychotiques (déli-clivage-projection), une institution capable de maintenir un fonctionnement marqué par le refoulement névrotique et les transferts mobiles polymorphes, me paraît constituer une assez belle réussite » (Frotté, 1998).

### Bibliographie

- AULAGNIER, P. 1969. « Société de psychanalyse et psychanalystes de société », *Topique*, 1, Paris, Puf, p. 7-46.
- BENJAMIN, W. 1942. *Sur le concept d'histoire*, trad. fr., Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013.
- BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE PSYCHANALYSE. 2003. « Inauguration des locaux lausannois du Centre Raymond-de-Saussure », florilège de petits textes, n° 55.
- BION, W.R. 1961. *Recherches sur les petits groupes*, trad. fr, Paris, Puf, 2002.
- DESPLAND, J.-N. 2012. « Savoir, faire ? Les relations chimériques de la psychanalyse avec la psychiatrie publique et l'Université en Suisse romande », *Tribune psychanalytique*, n° 10, p. 143-165.
- FREUD, S. 1910. « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », dans *La technique psychanalytique*, trad. fr., Paris, Puf, 2007.
- FREUD, S. 1913. *Totem et tabou, ocf-p*, XI, Paris, Puf, 1998.
- FREUD, S. 1938. *Abrégé de psychanalyse*, trad. A. Berman, revue par J. Laplanche, Paris, Puf, 1949.
- FROTTÉ, P. 1998. *Cent ans après*, Paris, Gallimard.
- GREEN, A. 2000. *L'avenir d'une désillusion*, Paris, Puf, p. 11-46.

- GREEN, A. ; KERNBERG, O.F. et coll. 2000. *L'avenir d'une désillusion*, Paris, Puf, p. 11-46, repris dans *La clinique psychanalytique contemporaine*, Paris, Ithaque, 2012.
- GRESSOT, M. 1963. *Psychanalyse et psychothérapie, leur commensalisme. L'esprit de la psychanalyse est-il compatible avec la psychothérapie ?*, Paris, Puf.
- MOSER, A. 1992. « Psychoanalysis in Switzerland », dans *Psychoanalysis International*, vol. 1, sous la direction de P. Kutter, Frommann-Holzboog, Stuttgart-Bad Cannstatt.
- NOBS, L. ; COULON, N. (de). 2001. « Psychanalyse et institutions psychiatriques en Suisse romande : Une histoire. Interview de Françoise et René Henny », *Tribune psychanalytique*, n° 3, p. 193-217.
- NOBS, L. 2003. « La filiation profane ou le goût de l'analyse », *Bulletin de la Société suisse de psychanalyse*, n° 55.
- NOBS, L. 2011. « Nous sommes tous des périphériques ou l'invention du centre », *Bulletin de la Société suisse de psychanalyse*, n° 72.
- PONTALIS, J.-B. 2001. « Le laboratoire central », *Revue française de psychanalyse*, « Courants de la psychanalyse contemporaine », hors-série, Paris, Puf.
- RACAMIER, P.-C. ; DIATKINE, R. et coll. 1973. *Le psychanalyste sans divan*, Paris, Payot.
- ROCH, M. 1980. « À propos de l'histoire de la psychanalyse en Suisse romande », *Bulletin de la SSPsa*, n° 10.

### Résumé

Nous nous proposons de brosser, en quelques épisodes forcément simplifiés, l'évolution récente (1980-2010) d'une période de recul puis de reprise de la psychanalyse à Lausanne (Suisse). Partant d'une crise dans la filiation, nous relevons les étapes d'une reconstruction groupale pour aboutir à la création d'un véritable centre psychanalytique. Ce faisant, nous cherchons à comprendre les raisons profondes et circonstanciées du malaise et à témoigner de la vitalité propre d'un groupe dans un territoire donné, en fonction des histoires individuelles et des héritages qui les traversent.

### Mots-clés

Crise, psychanalyse, institution, groupe, transmission, histoire.